Voici la déposition faite par Julien à l'officier venu le questionner:

– Je venais d'éprouver les tourments les plus affreux, une nausée mortelle, une agonie de l'âme, qui ne peut être surpassée à l'heure de la naissance ou de la mort, quand, brusquement, ces tortures s'estompèrent et que je revins à moi comme au sortir d'une grave maladie. Mademoiselle Angèle de F. n'était plus là. Certains de ses vêtements traînaient çà et là sur le tapis, à l'exception toutefois de sa cape et de ses bottes. Vraisemblablement aura-t-elle dû quitter ce lieu défaite. Elle est morte, n'est-ce pas ?

L'officier de police tendit à Julien l'édition du soir d'un journal dans lequel il put lire le compte-rendu du décès d'Angèle: *Ce matin vers 10 heures, Aldo Kreuzer, garçon d'étage à l'Hôtel des Carmes, s'est rendu à la chambre 225, occupée par Mademoiselle Angèle de F., danseuse de ballet, née à Paris, le 3 juillet 1947; il a constaté que la susdite gisait sur un matelas posé à même le sol.*

– Comme Raymond Roussel, murmura Julien dont le visage venait de s'éclairer d'un discret sourire.

– Cela ne semble guère vous étonner, remarqua l'officier de police.

Julien afficha son trouble.

– Je tremble de dire que j'avais espéré l'extase et que je n'ai eu qu'un supplément de détachement. La passion, Monsieur l'officier de police, ne serait-elle qu'indifférence ? Mais qu'importe, l'étendue des dégâts est incommensurable, et cela vous ne pouvez pas le comprendre. Retenez néanmoins ceci: dès le moment où l'exercice du pouvoir s'accompagne de jouissance, le pire alors devient possible.

MIREILLE CIFALI

Théodore Flournoy, la découverte de l'inconscient

Histoire d'une entame

Jean Piaget déclare, en 1944, qu'à Genève il n'y a jamais eu les conflits – qui se présentèrent ailleurs – entre la psychanalyse et la « psychologie officielle » ou expérimentale [1]. En 1907, Carl Gustav Jung s'empresse d'écrire à Sigmund Freud que l'université de la ville de Calvin est la deuxième – après Zürich – où les idées du savant viennois n'auront plus de repos [2]. Théodore Flournoy, lui, dès 1893, y appelle la psychologie scientifique à s'occuper de l'irrationnel.

Genève fut sans nul doute une des plaques tournantes de la constitution de la jeune psychologie, au centre même d'une bataille autour de la découverte de l'inconscient. Mais son histoire se confond avec celle d'un « ratage » aux effets imprévus. Là où Flournoy inscrivait son appel, une entame eut lieu dans la nouvelle science. Se traça irrémédiablement, entre psychologie et psychanalyse, un partage qui n'aura de cesse de rejaillir sous différents couverts, comme celui du fameux clivage entre affectif et cognitif; un de ces clivages qui ne possède aucun sens théorique, mais n'en finit pas de générer institutionnellement ses formations et représentants, ses souffrances et aberrations.

Ne nous méprenons pas, ce sont les travaux d'un homme de cette ville, qui se prêtent particulièrement à une lecture historique transversale; d'où il ressort de manière exemplaire les contradictions propres à la constitution d'une théorie du psychisme. Un homme, que Pierre Bovet associait volontiers à l'*inconscient genevois* [3], et qui était, en 1922, considéré comme le « fondateur de l'école psychologique » [4] de cette cité. J'ai nommé évidemment: *Théodore Flournoy.*

Précisons que les réflexions qui vont suivre constituent

une sorte d'introduction à une étude plus ample qui portera sur les différentes facettes de la première « école » psychologique genevoise, présente au carrefour des principales découvertes qui marquèrent le début du vingtième siècle – certains auteurs n'ayant pas hésité à publier qu'elle les aurait même devancées [5].

Comment Flournoy découvre-t-il le travail de l'inconscient et son attache avec la linguistique, met-il en évidence l'importance du rêve et son lien avec la création artistique et médiumnique ? Pourquoi Freud, en 1922, et même si ce n'est que pour un article mineur à l'intention d'un dictionnaire de sexologie, inscrit-il Flournoy à Genève – au même titre que Putnam à Boston, Jones à Toronto et Londres, Ferenczi à Budapest et Abraham à Berlin [6] –, parmi les pionniers des grandes villes dans une bataille qui militait en faveur de la psychanalyse ? Et quel fantôme hante le rapport entre les deux hommes ? Telles sont quelques-unes des questions auxquelles nous serons tentée de répondre. Car il est clair que, de la séance spirite au laboratoire, de la femme à l'instrument, d'une science vivante à celle positiviste, et avec Elise, Hélène, Carl Gustav, Ferdinand et William, nous sommes confrontée aux principaux problèmes d'une étude de la psyché; là où un jour, de toute évidence, l'occultisme fut un sérieux concurrent de la psychanalyse.

Mais, pour l'instant, reconstruisons de proche en proche l'*histoire d'une entame*. Par où commencer ? Nous avons besoin d'une date. Une première date dirons-nous; toute recherche historique ne prend-elle pas toujours un peu l'allure d'une quête policière pour exhumer les vestiges tangibles d'une « scène primitive », celle qui nous aurait sous bien des aspects donné naissance ? Pourquoi ne pas nous prêter à l'illusion qu'elle existe, cette scène originaire, ce foyer historiquement daté, ce lieu d'où l'on peut tout faire commencer: passion et malentendu. Car, quel soulagement de pouvoir enfin prononcer: « C'est ici que commence la genèse de notre histoire ». On peut évidemment hésiter, affirmer qu'une date ou un événement en cache un autre, que le premier prétendu tel n'est qu'un écran et qu'il s'agit de remonter, d'aller plus outre, jusqu'à l'origine des origines, au moment nodal d'où l'ensemble pourrait s'expliquer: comment la névrose s'est formée, la parole a émergé..., et la psychologie s'est constituée. Nous savons

ce que recèle cette quête d'un mythique premier, mais soumettons-nous-y et faisons comme s'il existait, ce jour « béni » où, à Genève, s'exerça et s'écrivit sur les murs augustes d'une université, une science du sujet: *la psychologie*.

Un jour ! Or, un tel jour ne peut que se déplacer suivant le parti que nous prenons. Si nous étions physiologiste, nous affirmerions: 1888, année en laquelle Flournoy donne en Faculté des lettres un cours intitulé: « Psychologie physiologique ». Si nous souscrivions à une conception positiviste, nous nous empresserions d'énoncer la date de 1891, lorsque son cours est, par décret gouvernemental, inscrit en Faculté des Sciences. Quant à l'expérimentaliste, peut-être préfèrera-t-il 1892, l'année de l'ouverture du Laboratoire de Psychologie. Et le psychanalyste, quoique réputé musard, fixera, très certainement un jour précis, le 9 décembre 1894 par exemple, de 20 h à 21 h 40 pour être exact [7], lorsque Théodore Flournoy assiste pour la première fois à une séance spirite offerte par Elise-Catherine Muller; à moins qu'il ne recule cette date de quelques mois jusqu'à la minute où elle dit *oui* au savant, oui à sa présence pour observer ses potentialités supranormales; encore qu'il pourrait remonter jusqu'en août 1892, flânant imaginairement sur quelque pâturage, là où en compagnie de Flournoy, Frédéric Myers et William James, il aurait pu entendre ce dernier dire que c'était dans la séance spirite, avec l'étude des phénomènes pathologiques et de l'action de l'esprit sur les phénomènes organiques d'autrui [8], qu'il fallait espérer l'avènement des perspectives les plus nouvelles en psychologie. Ou bien encore... ?

Eloquente hésitation qui atteste qu'à peu près tout est déjà en place, et les signifiants principaux, prononcés : carcan positiviste et folle recherche, instrument et femme, science et lettres. Nous essayerons de ne rien effacer; même si notre parti pris est évident et que nous sommes partisane d'une rencontre, laissant volontiers tomber les instruments de cuivre et de bois qui peuplent le Laboratoire. Saluons à leur juste valeur chacune de ces dates, comme celle d'une assise scientifique qui fut, en toute innocence, octroyée à la psychologie par l'Etat de Genève, la détachant de son lien séculaire avec la philosophie [9]. Ne négligeons pas de tels facteurs; le bienheureux concours de circonstances qui fut surtout l'œuvre d'un homme et de son

combat, *Flour*, comme il s'appelle lui-même dans les lettres de son adolescence [10].

Il est né en 1854 à Genève; Freud en 1856. Deux ans seulement les séparent. Et, à ce propos, Flournoy commit un significatif lapsus: pour introduire son cours sur la psychanalyse (1913-1914), il parla de la naissance de Freud mais la situa en *1853* un an avant lui [11]; une petite différence qui, cependant, en dit long au plan des préséances inconscientes. Gardons simplement en mémoire ce lapsus comme témoin d'un chemin qui, entre les deux hommes, fut, par bien des aspects, parallèle voire convergent, en tout cas jusqu'en 1900.

L'un et l'autre firent perdre à la psychologie les chaînes qui la rattachaient à la philosophie et à la physiologie. Ils la voulurent scientifique, et ils se retrouvèrent engagés sur les voies tortueuses de ce que bien des savants de l'époque appréhendaient de découvrir: « (...) quelque chose de vrai, on ne sait trop quoi, mais enfin quelque chose qui mettrait en péril à leurs yeux l'édifice de nos sciences positives si laborieusement élevé au cours de ces trois derniers siècles », comme l'exprimait Flournoy en 1901 [12].

L'instrument à la main

Freud, médecin, suivit l'enseignement de Charcot et de Bernheim. Flournoy, après des études de médecine, fréquenta à Leipzig les cours donnés par Wundt et assista à l'ouverture de son Laboratoire. L'un tenta de fonder l'*Esquisse d'une psychologie scientifique* [13]; l'autre créa à Genève un Laboratoire pour que la psychologie devienne enfin majeure: ne fallait-il pas désormais être pourvu d'appareils de mesure, faire des expériences objectives, donner des preuves positives pour dégager des lois et constituer le savoir de l'âme ? Flournoy meubla son laboratoire de chronomètres, périmètres et divers appareils sophistiqués, pour être conséquent avec son projet d'éloigner la psychologie de ces systèmes de pensée forgés par un seul et imposables à tous, systèmes où il décelait les agissements néfastes d'une attitude dogmatique. Fonder ainsi une théorie du psychisme en se mimétisant à l'image complexe des sciences exactes, telle était à l'époque l'idée de beaucoup, telle fut au point de départ celle de Flournoy.

Sonder l'âme et le corps l'instrument à la main: Flournoy s'y essaya, donc, mais fut vite fasciné par autre chose. Lui prêter ici quelque ennui serait peut-être aller trop vite en besogne; par contre un doute s'installa sans conteste dans son esprit. Dans la curieuse notice qu'il rédige en 1896 à propos de son laboratoire, ce doute transparaît: si le savant prend la défense de ses instruments, il assure aussi qu'« une heure passée dans la nursery ou une séance dite de spiritisme posent beaucoup plus de problèmes psychologiques, et de plus vitaux, qu'on n'en résout en plusieurs années consacrées aux travaux spécifiquement *laboratoriaux* » [14]. Il avoue également que c'est sans scrupule qu'il laisse dormir les appareils pour consacrer beaucoup de son travail au rêve, par exemple. Et il n'est pas loin de donner raison à l'ami contradicteur qu'il met en scène et qui l'assure que la clinique psychiatrique, le confessionnal, et la fréquentation des salons de conversation lui en apprendront toujours plus long sur la psyché que tout son arsenal d'instruments de précision.

Il quittera définitivement cet antre expérimental en 1904 pour le confier à son cousin Edouard Claparède, de dix-neuf ans plus jeune que lui, et il finira par dire des psychologues de laboratoire qu'ils sont « comme des gens qui mobiliseraient une batterie d'artillerie pour tuer une puce » [15]. A la fin du siècle dernier, Théodore Flournoy, comme homme et comme savant, se trouve au carrefour d'une de ces difficultés éprouvées pour la constitution d'une science de l'âme. Son doute et son abandon ne sont-ils que l'affaire d'une histoire strictement personnelle, faite de résistance au travail, de peine à supporter la lourdeur d'un appareillage physique ? Certains l'affirmeront peut-être. Nous préférons quant à nous les considérer comme les signes de ce qui, à terme, précisément, orchestrera le partage entre la psychologie et la psychanalyse.

S'il s'éloigne ainsi de ce qui deviendra, comme la nomme Piaget, la « psychologie officielle » ou expérimentale, Flournoy n'abandonne pas sa foi scientifique. C'est vers une science vivante que s'élève son credo. Un de ses lecteurs de Chambésy le lui écrit d'ailleurs en 1902: « Si seulement on osait davantage s'affranchir des écoles, des enchantements de l'esprit systématique, comme disait Ch. Secrétan, la science serait moins pédante. Il y a des savants qui passent leur vie à dérouler les bandelettes de momies

et il ne reste dans leurs mains qu'un cadavre, d'autres, comme vous Monsieur, s'efforcent de rendre la science vivante » [16].

En effet, et là encore Flournoy est bien proche des positions de Freud [17]. Quel soulagement de les entendre l'un et l'autre parler de leur rapport à la vérité, des risques à prendre, de leur modestie et, au fond, de leur certitude qu'il n'existe pas de Vérité avec un grand V ! Quel étonnement d'assister à leur combat contre les savants qui ont fait de la science leur catéchisme, qui « refusent de mettre l'œil à la lunette de peur d'y voir des choses qui n'ont aucun droit officiel à l'existence » [18] ! Avec quel humour n'ont-ils pas lutté contre la sclérose de la science instituée que « beaucoup auraient voulu arrêter, *ne varietur*, au point où ils en sont arrivés eux-mêmes » [19] ! Ils en ont fait sauter les cadres dans une large mesure en réintroduisant dans l'espace scientifique ce qui aurait dû en être répudié: l'*inconscient*.

Bridel écrira de Flournoy, dans l'article qu'il lui consacre après sa mort: « Il avait un incessant besoin d'ouvrir les fenêtres pour voir si rien de scandaleux n'apparaissait peut-être, enfin, à l'horizon » [20]. Il avait donc fait un passage obligé par la dissection de cadavres et les embolies graisseuses [21], il savait calculer les temps de réaction. Rien, dès l'abord, ne semblait le prédestiner à se confronter à l'hypothèse que le psychisme, et son principal mobile, ne peut être purement et simplement assimilé à la conscience: l'avenir cependant lui réservait bien des surprises.

Certes, dès son premier livre (1890) *Métaphysique et psychologie* [22], il reconnaissait au fait psychologique une autonomie, abandonnant le domaine des neurones et autre frayage intercellulaire comme mode explicatif. Il y affirmait un parallèlisme, un ancrage du psychologique dans le physiologique, et argumentait surtout que l'un est *irréductible* à l'autre. Un tel détachement, Freud le réalise de son côté quelques années plus tard. Les lettres qu'il envoye à Fliess en portent le témoignage. Fliess, son ami de Berlin, est le véritable représentant du savoir physiologique, et Freud finit par s'éloigner de Fliess comme de l'attachement théorique qu'il représente. Le 22 septembre 1898, il lui écrit en effet: « ... je suis loin de penser que le psychologique flotte dans les airs et n'a pas de fondements organiques. Néanmoins, tout en étant convaincu de l'existence de ces

fondements, mais n'en sachant davantage ni en théorie, ni en thérapeutique, je me vois contraint de me comporter comme si je n'avais affaire qu'à des facteurs psychologiques » [23].

Un pas est franchi de part et d'autre, mais il n'est pas encore suffisant. Pour Flournoy, nous pourrions évidemment évoquer sa personnalité, sa curiosité, le travail qu'il mène sur lui-même, sur ses rêves, ses oublis... Son journal intime (1886-1906) fourmille d'interrogations sur l'étrangeté des choses qui jaillissent – *jaillir* est un verbe qui revient très souvent sous sa plume – comme si, *tout à coup*, « ça » était là sans qu'on sache pourquoi, alors qu'un instant auparavant il n'y avait rien de présent à la conscience. Très tôt, en tout cas dès 1888, Flournoy s'engage dans un remarquable travail sur la langue et ses lapsus, sur les mots qui en appellent d'autres ou inexplicablement s'oublient. Son intérêt pour les rêves et les ratages de toute sorte, l'aveu de ses propres difficultés, attestent sa passion personnelle pour les choses de l'ombre, cela bien avant que l'on puisse déceler une quelconque influence freudienne.

Toutefois, nous nous en tiendrons, ici, à l'étude de son œuvre officielle pour saisir comment il en arrive à croire que la conscience n'est qu'un épiphénomène, et que « l'élaboration subliminale – *sub limen, unter der Schwelle*, sous le seuil – peut atteindre un degré de complexité qui ne le cède en rien au travail de composition et de réflexion du penseur et du romancier » [24].

Les voyelles en couleur

Le chemin qu'il emprunte pourra sembler aujourd'hui bien détourné, voire même incroyable. Un poème écrit par Arthur Rimbaud en 1871 nous y introduit:

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu: voyelles,
Je dirai quelque jour vos naissances latentes:
A, noir corset velu des mouches éclatantes
Qui bombinent autour des puanteurs cruelles,

Golfes d'ombres; E, candeurs des vapeurs et des tentes,
Lances des glaciers fiers, rois blancs, frissons d'ombelles;
I, pourpres, sang craché, rire des lèvres belles
Dans la colère ou les ivresses pénitentes;

U, cycles, vibrements divins des mers virides,
Paix des pâtis semés d'animaux, paix des rides
Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux;

O, suprême Clairon plein des strideurs étranges,
Silences traversés des Mondes et des Anges:
– O l'Oméga, rayon violet de Ses Yeux ! [25]

Il s'agit évidemment de l'*audition colorée*, ou plus scientifiquement baptisée: phénomène de synopsie. A l'époque, ces associations bizarres qui voient les voyelles pourvues de couleur, les chiffres provoquer la sympathie et l'antipathie, et l'ordre des saisons prendre des allures de cercle ou souscrire à d'étonnants diagrammes, provoquent dans le monde scientifique et littéraire beaucoup de bruit, dont la presse de Paris, de province ou de Genève se fait singulièrement l'écho. Or, c'est presque toujours en examinant les jugements des adversaires que nous prenons connaissance de l'importance et de la pertinence d'un phénomène. Que dit, par exemple, en 1892, un dénommé Spectator de ces bizarreries ? « ... La richesse d'expression que la littérature décadente a cru pouvoir emprunter à ces anomalies, me paraît être pour le langage plus pleine de menaces que riche de promesses; que d'autres invoquent ici les fantaisies créatrices de l'inconscient et y trouvent la perspective d'horizons nouveaux à peine entrevus jusqu'ici. Pour moi, c'est un bloc suspect qui ne me dit rien qui vaille et qui met en jeu la clarté simple et limpide de notre langue en même temps que la précision de nos idées. Si ce n'est pas encore une décadence ou même une dégénérescence confirmée, c'en est du moins, il me semble, un signe avant-coureur » [26].

Le propos est exemplaire, on l'entendra longtemps encore, en France en tout cas [27]. Y aurions-nous pensé ? L'audition colorée, par ses associations bizarres, met en péril l'édifice rationalisant de la langue et de l'intelligence ! Cela ne suffit-il pas à nous montrer où se situe l'entaille, et combien il est étonnant que ça se passe là où un poète a si bien su le marquer: dans la *langue* et son jeu de métaphores ?

Flournoy n'est pas le seul à s'y intéresser. Alfred Binet lui aussi publie un article sur la question dans le numéro d'octobre 1892 de la *Revue des deux mondes* [28]. Il provoque d'ailleurs un « scandale », étant accusé par voie de

presse d'avoir plagié un certain docteur, décédé subitement, M. Jules Millet. *Recherche de paternité* titre le journal *Le Démocrate* de Marseille, le 22 octobre 1892, posant la question, toujours et encore embarrassante, du *premier*.

D'ailleurs, celui qui initie la recherche de Flournoy est Eugen Bleuler. Encore étudiant en médecine, ce dernier écrit en 1881, alors âgé de vingt-quatre ans, un article sur le phénomène des synopsies avec un de ses camarades, Karl Lehmann [29]. Prenons note de cette étrange conjonction: nous connaissons les démêlés ultérieurs de Bleuler avec la psychanalyse, mais il fut tout de même, au Burghölzi de Zürich, l'un des premiers psychiatres qui prêta attention aux travaux de Freud, comme Flournoy à Genève. Leur recherche commune sur l'audition colorée aurait-elle, partiellement cela va sans dire, contribué à créer une sorte de communauté d'esprit qui eût rendu les deux hommes plus perméables aux avancées freudiennes ? On peut en émettre la supposition, sans toutefois tomber dans le piège des filiations et causalités imaginaires; bien d'autres éléments ont favorisé la rencontre entre les trois hommes.

Mais à vrai dire, qu'ont-ils trouvé, les Bleuler et Flournoy, au fond de ces associations mystérieuses dont on sous-entendait qu'elles étaient à l'orée d'une « révolution » psychologique ? L'évolution du savant genevois est sur ce point frappante. Que ce soit en 1890 dans *Métaphysique et psychologie*, ou au début de son livre *Des phénomènes de synopsie* en 1893, il écrit noir sur blanc qu'il ne veut rien entendre de l'hypothèse d'un inconscient. Dans un premier temps, sa position est nette: il n'aura point recours à pareille possibilité explicative. Pourtant, à la page 255, – c'est-à-dire presque à la fin de son parcours dans le monde des voyelles, chiffres, diagrammes et paroles qui marquent les sympathies et les rejets, les fantaisies des mots associés –, il affirme: « La psychologie scientifique, à laquelle il serait peu aimable de contester l'existence, n'en est certainement qu'à ses premiers pas, et nul ne sait les découvertes qui l'attendent dans les diverses régions du monde intérieur, conscient et subconscient, où sa destinée l'appelle (...) Des découvertes ultérieures pourront seules montrer à la longue jusqu'où s'étendent, dans ce domaine inexploré, la variabilité individuelle des analogies affectives, la *fantaisie créatrice de l'inconscient*, et le rôle

d'autres causes à peine soupçonnées aujourd'hui » [30]. L'appel est lancé; Flournoy le renouvellera souvent, quoique sur d'autres terrains, mais toujours dans le même sens: la psychologie, pour se constituer, doit aller explorer ce domaine non encore déchiffré, *unter der Schwelle*.

Il nous reste à comprendre le comment de son incroyable « volte-face »; le pourquoi de son passage d'un refus à l'acceptation d'un travail de l'inconscient. L'énigme à résoudre ici n'est néanmoins pas si complexe, lorsque l'on sait que son rejet tient au fait que Flournoy associe, au point de départ, l'hypothèse d'un inconscient à une sorte de mécanisme héréditaire, une contrainte aveugle, comme l'avancent les physiologistes de cette époque. Or ce recours à un ancrage physiologique, il n'en veut pas; mais dès l'instant où il peut envisager un inconscient en termes purement psychologiques, son opposition tombe d'elle-même, d'autant plus qu'il a été obligé de reconnaître derrière le phénomène de l'audition colorée l'existence d'associations individuelles, affectives et privilégiées, et d'avouer la prégnance d'une « obscurité où se dérobe à peu près constamment la naissance de ces phénomènes » [31].

« C'est, en d'autres termes, dans la sphère inconsciente de la personnalité que germent ces bizarres associations. Le *moi* ne fait que constater leur existence quand elles arrivent, lentement ou tout à coup, à dépasser le seuil de la conscience et à forcer l'attention » [32], déclare-t-il; et dès lors on voit s'affirmer dans sa pensée la conviction qu'il existe un inconscient malicieux, facétieux, aux étonnantes potentialités créatrices; « son majordome » [33] comme il l'appelle avec humour.

En étudiant les synopsies, Flournoy n'a pas cédé à l'évocation d'une quelconque décadence, il n'en parle point comme « d'un reste primitif » ou d'une anomalie frôlant la folie, ni ne se laisse entraîner par le pouvoir d'une association occulte ou collective. Tout au contraire, il décèle une potentialité remarquable et singulière du psychisme, et engendre, ce faisant, un retournement des perspectives lourd de conséquences, qui n'a pas toujours été entendu par la cohorte des psychologues.

Quelque chose travaille en dessous: telle est l'évidence acquise par Flournoy, intuition première d'une surdétermination imaginaire qui grève tout élément d'une réalité dite extérieure. Une lettre n'est pas qu'une lettre, un chiffre

pas seulement un chiffre, et dans la métaphore qui les gonfle, qui leur donne les contours d'un gouffre gris ou d'une coquille jaune d'œuf cuit dur, l'opérativité d'un travail de l'inconscient particulier à chaque individu est active et décelable.

Jeu de langue et d'inconscient, cette rencontre n'est pas qu'un arrangement, après coup, de notre part. Avec l'intérêt manifesté par Flournoy pour tout ce qui est du ressort de la langue, du mot, de la parole, il nous faut supposer une influence déterminante du linguiste genevois Ferdinand de Saussure. Une chose est sûre, l'éminent linguiste participe à l'enquête de Flournoy sur les synopsies*, il l'aide à travailler les langues martienne et sanscrite parlées par Elise-Catherine Muller [34]. Il est évident qu'une telle collaboration et proximité ne peuvent pas avoir été sans retombées théoriques, sans une incursion de la linguistique dans les phénomènes subliminaux, et inversément sans une ouverture de la « psychologie » sur le travail de la langue.

Ainsi, entre autres exemples, si les Genevois vont accepter avec moins de réticences la conception symbolique des symptômes telle que Freud l'articule – alors que les Français y résistent particulièrement [35] – ne serait-ce pas l'une des conséquences envisageables de leur fréquentation des travaux de Ferdinand de Saussure ? La question mériterait d'être étudiée dans ce sens. Certes, Jacques Lacan arrange, bien des années plus tard, la « rencontre » entre Freud et de Saussure sur le plan théorique; nous le savons bien. Nous affirmons, cependant, qu'en cette fin du dix-neuvième siècle et début du vingtième, s'articulent – encore que ce soit de façon informelle – à l'intérieur d'échanges personnalisés entre Flournoy et de Saussure, les prémisses de dégagements inédits, les esquisses d'une « linguistique fantastique ».

Un inconscient mythopoïétique

Avec son étude sur les synopsies, Flournoy semble avoir cette fois franchi le pas. Un autre homme l'a néanmoins aidé à formuler l'hypothèse d'un inconscient en termes

*Cf. dans le présent numéro, p. 137: FERDINAND DE SAUSSURE (M. X.), *Réponse à une enquête sur l'audition colorée et les schèmes visuels*, 1892.

purement psychologiques. C'est l'anglais Frédéric Myers, celui dont William James qualifie la psychologie de *romantique* ou de *gothique* [36].

Né en 1843, mort en 1901, le monde psychanalytique a très certainement entendu parler de lui par le biais de Ernest Jones. Dans sa *Vie et œuvre de Sigmund Freud*, Jones relève en effet que Myers est le premier introducteur de Freud en Angleterre [37]. Mais l'Anglais est surtout réputé pour ses recherches sur les phénomènes occultes. Tourmenté et poursuivi depuis son adolescence par l'idée d'immortalité, il focalise tous ses efforts pour en apporter une preuve tangible, scientifique. A le suivre, la vie n'est pas interrompue par la mort, les réincarnés existent et se manifestent; pour le prouver, il construit une psychologie, *paléolytique* ainsi qu'il la qualifie.

Œuvre d'un sectaire, d'un religieux, œuvre folle ? En 1892, Flournoy affirme ne pas comprendre qu'il veuille ainsi établir l'immortalité de l'âme à travers l'étude des phénomènes de transmission de pensée, prémonition, rêve prophétique, esprit parleur et frappeur, écriture automatique, génie, possession, extase, ravissement, sommeil, hypnose, hystérie... Pourtant à travers une telle recherche d'une très grande rigueur, semble-t-il [38], Myers pénètre, en cette deuxième moitié du dix-neuvième siècle, dans « les profondeurs mystérieuses de notre subconscient pour en étudier l'organisation complexe et vivante » [39], et il inaugure par sa réflexion une psychologie « en opposition à la psychologie classique et académique, dont le système clair et de belle ordonnance embrasse la partie superficielle, pleinement consciente de notre être, mais en ignore complètement les vraies réalités sous-jacentes », comme l'annonce Flournoy en 1903.

Bien qu'elle soit associée à un système d'explication philosophico-religieux visant à fonder la doctrine spirite d'une intervention des désincarnés, la psychologie de Myers n'en ouvre donc pas moins la voie à une conception d'un psychisme divisé. On pourrait dire succintement de lui: il s'occupa d'occultisme, et néanmoins fut le premier Anglais à reconnaître les travaux de Freud; il avait formulé l'existence d'un *moi subliminal* en termes purement psychologiques, et ce fait favorisa la démarche de Flournoy. Peut-être même par son exemple, lui permit-il de se risquer à son tour dans l'étude de tels phénomènes.

Après les voyelles en couleur, l'objet presque exclusif des soins du savant genevois est, en effet, une femme aux dons étranges: un médium, *son* médium. On la sait fort jolie personne. Nous l'avons déjà nommée, elle s'appelle Elise-Catherine Muller. Elle est de condition modeste, et possède des dons médiumniques qui la font reconnaître parmi les spirites de la ville de Calvin. Elise est présentée à Flournoy par l'intermédiaire de celui qui sera par la suite appelé « le premier pédagogue psychologue », Auguste Lemaître. Et, chose remarquable, elle accepte la venue du savant – quoique « neutre » – pour qu'il observe ses fameuses créations, ses étonnants pouvoirs. Flournoy en est émerveillé. De sa première séance, il écrit: « Je sortis avec un renouveau d'espoir – l'espoir si souvent déçu, vestige des curiosités enfantines et de l'attrait du merveilleux, qui rêve de se trouver une bonne fois face à face avec du "supranormal", mais du vrai et de l'authentique: télépathie, clairvoyance, manifestation spirite, ou autre chose, n'importe quoi, pourvu que cela sorte décidément de l'ordinaire et fasse sauter tous les cadres de la science établie » [40].

Elise a effectivement de quoi surprendre et exciter la curiosité du savant. De semaine en semaine, de mois en mois, d'année en année, Flournoy participe aux séances qu'elle donne. Des phénomènes extraordinaires, elle lui en offre: réincarnations diverses, prémonitions, dévoilements d'un passé secret, créations linguistiques, déplacements d'objets, voyages interstellaires, interventions d'esprits... Mais lui ne croit pas – n'a jamais cru – aux doctrines spirites d'une matérialisation d'esprits désincarnés. Derrière la production d'une langue nouvelle, la signature à deux siècles de distance d'un vieux curé savoyard ou les réincarnations du medium en Marie-Antoinette reine de France ou en princesse indoue, il enquête obstinément pour ramener le merveilleux à des proportions familières. Pour Flournoy, il est évident que nulle âme flottante ne se glisse dans la peau des vivants pour leur murmurer des mots d'autrefois, mais par contre il décèle l'opérativité des souvenirs oubliés, des restes d'enfance, il repère l'efficace d'un travail poétique de l'inconscient, une « grande poussée et magnifique floraison d'une luxuriante végétation subliminale » [41].

Il tient ferme à son hypothèse, encore que, parfois, un doute trouble la rigueur de son esprit. Il est néanmoins

persuadé que dans tous les phénomènes d'apparence supranormale, il peut découvrir des potentialités psychiques *tout à fait ordinaires*, des processus normaux qui appartiennent à tout individu mais que les médiums possèdent de manière amplifiée. De cette conviction, il tire l'impérieuse nécessité de se commettre avec des médiums sincères, et de prendre le risque de provoquer le ricanement des psychologues officiels.

En 1896, au troisième congrès international de psychologie de Munich – celui auquel Freud aurait bien voulu assister [42] –, Flournoy déclare ainsi au sujet des phénomènes médiumniques: « Il s'agit de l'imagination créatrice, ou de la fantaisie, par laquelle les souvenirs latents sont inconsciemment retravaillés et donnent naissance à des produits méconnaissables, dont l'aspect de nouveauté souvent étrange justifie psychologiquement, chez les personnes qui en sont le théâtre, la croyance à une intervention étrangère. Cette élaboration subliminale peut atteindre un degré de complexité et d'étendue qui ne le cède en rien au travail de composition et de réflexion du penseur ou du romancier » [43].

Or, il n'est point besoin de sortir de la vie commune pour chercher le modèle d'une telle potentialité, sorte de *roman* élaboré « subliminalement au moyen des données de la mémoire » et avec l'aide « de cette curieuse faculté de dramatisation et de personnification » [44]. Chacun ne le trouve-t-il pas actif dans le phénomène du *rêve* ? C'est là l'une des principales affirmations de Flournoy; tout phénomène médiumnique met en scène des pouvoirs semblables à ceux présents dans la production onirique [45] ; les souvenirs oubliés y rejaillissent en fiction, en création de personnages divers – interlocuteurs imaginaires qui témoignent des conflits du psychisme; toutes ces prétendues nouveautés ne sont en fait que « des vieilleries que nous portons déjà en nous-même à l'état latent » [46] !

Au fil du temps et de ses expériences, Flournoy observe; puis écrit un livre qui paraît en décembre 1899, mais porte la date de 1900. Est-il nécessaire de rappeler qu'à Vienne, le 4 novembre 1899, un autre livre est offert au monde, qui porte lui aussi la date de 1900, la *Traumdeutung* de Freud ? Le livre de Flournoy s'intitule: *Des Indes à la Planète Mars*. Il est épuisé en quelques mois.

Flournoy ne se demande pas si Elise-Catherine Muller

(qu'il a surnommée dans son livre Hélène Smith – Lacan trouve que c'est là un *nom merveilleux* [47]; nous aurons donc à nous interroger sur le choix de l'un, et l'émerveillement de l'autre) est une comédienne ou une simulatrice. Il croit en sa sincérité, la considère sujet supposé savoir, et il établit, en rapport à ses créations subliminales, un parallèle avec les jeux d'enfants. Flournoy s'interroge: demande-t-on à un enfant qui joue s'il feint ou s'il est sincère ? Et de répondre: en jouant, un enfant ne trompe ni ne veut tromper, simplement il joue [48], et il en va de même pour Hélène.

Ainsi, entre rêve, jeu et création médiumnique, Flournoy ne cesse d'envisager des liens à leur tour bien innovateurs pour l'époque. En racontant ce qu'il désigne lui-même comme « un beau poème subliminal » [49], il énonce, entre autres choses, les pouvoirs d'un inconscient et leurs rapports avec la production artistique; il formule par l'intermédiaire de métaphores théâtrales, et non par l'échafaudage d'une topique – il se méfie de toute spatialisation de la pensée, fût-elle mathématique [50] –, le dynamisme des instances psychiques, et certains de leurs conflits internes.

Depuis 1900, grâce à son œuvre, le monde des psychologues francophones est invité à se pencher sur la découverte d'un psychisme divisé, l'efficace d'un inconscient différent de celui de Freud, davantage centré sur les liens que le savant viennois appréciera spécifiquement en 1908 avec son article sur *La création littéraire et le rêve éveillé* [51]: un inconscient mythopoïétique qui jouxte le rêve, le roman et le pouvoir ludique.

Les retombées de l'histoire

En rompant le silence où fut longtemps maintenue l'œuvre de Théodore Flournoy, nous avons fait part d'une de nos constatations: le destin de la psychologie ne fut pas toujours associé à l'étude du conscient; et d'une de nos certitudes: lorsque l'historien étudie cette fin du dix-neuvième siècle, il s'aperçoit peu à peu que la découverte de l'inconscient [52], du travail du rêve, de l'importance de la sexualité..., étaient à fleur de science. La rencontre – certains la qualifient de confirmation [53] – des découvertes freudiennes avec celles de Flournoy confère une épaisseur par-

ticulière à ces dégagements théoriques que beaucoup croient, aujourd'hui encore, avoir été fantasmés à une table de travail ou être l'œuvre d'un seul illuminé du nom de Freud.

En 1900, Flournoy arrive, par des chemins différents, à envisager plusieurs hypothèses qui, au plan d'une théorie du psychisme, concordent avec celles formulées par Freud. Reste, maintenant, à comprendre sa « défaite » ultérieure sur le terrain de la psychologie; une défaite à l'image de l'oubli qui, après sa mort, recouvrit peu à peu le rôle de pionnier qu'il avait tenu. Là où la psychologie naissante, à travers son œuvre et même celle de Myers, s'était frottée aux « lutins » de l'inconscient, une entame eut lieu, dénommée psychanalyse; la psychologie officielle – celle qui possède une assise universitaire – repoussa l'hypothèse d'un travail de l'inconscient, créant ce fameux clivage entre elle et la psychanalyse: un clivage qui n'est pas, comme il serait trop aisé de le faire croire, qu'un simple partage.

Faut-il invoquer, pour comprendre les circonstances de cette défaite, les conséquences d'une filiation particulière, sur la place de Genève, avec ceux qui, à la tête du Laboratoire ou d'un enseignement, n'ont pas suivi Flournoy sur le terrain méprisé de l'occultisme ? Pour une part, peut-être. Mais il y a autre chose: après 1900, Théodore Flournoy fut, a-t-on écrit, « prédestiné » à comprendre et à apprécier la psychanalyse [54]; c'est dire que durant sa vie d'homme et de savant, il a été, lui aussi et malgré ses propres découvertes, pris de vitesse par Freud. Où s'était donc marquée la différence ? Nous répondrons brièvement: dans le rapport que le savant genevois entretenait avec Hélène.

Hélène ne s'admet pas malade, elle ne demande rien à Flournoy. Quant à lui, il semble la trouver normale, saine d'esprit, avec certains symptômes que tout un chacun éprouverait en réduction durant l'activité onirique. Face à elle, il occupe donc une position d'observateur naïvement impartial, avec un souci princeps: celui de déjouer les explications spirites – auxquelles Hélène croit –, en interprétant le supranormal par l'existence de phénomènes de cryptomnésie. Même si, à terme, il sait qu'il a pleinement participé de la scène orchestrée par Hélène – sa présence ayant provoqué l'éclosion de la plupart de ses floraisons subliminales –; même s'il fut très tôt confronté à

l'irruption flamboyante d'un « transfert amoureux » sous couvert d'un roman indou où il incarne un prince, époux antérieur d'Hélène devenue elle-même princesse lointaine, et qu'il suspecte la configuration sexuelle des créations romanesques du médium, il n'en quitte pas pour autant sa position d'observateur, intervenant au cours des séances sur le mode de la suggestion.

Ainsi, par sa fréquentation d'Elise, il dégage des hypothèses concernant une théorie du psychisme: le terrain de l'occultisme pouvait favoriser des découvertes semblables, sur certains points, à celles de Freud. Mais il lui est impossible de construire les coordonnées d'une thérapeutique, les phénomènes occultes étant intraitables sur ce plan. Autrement dit, il élabore un savoir dans son rapport à une femme sans réaliser la théorie des forces engagées dans cette rencontre; il éprouve aussi que des signifiants-clés de la langue inconsciente surgissent dans cet entre-deux, sans parvenir néanmoins à en recevoir tout le sens.

Le biaisage de son face à face avec Hélène sera, d'ailleurs, lourd à porter, pour l'un comme pour l'autre. Du savoir tiré d'elle, il donne naissance à un ouvrage où il livre ses géniales intuitions sur les potentialités psychiques, avec pour seule perspective de multiplier sa fréquentation des médiums, d'appeler les psychologues à construire leur théorie *Unter der Schwelle*, et de trouver les arguments pour contrecarrer les explications spirites. Il reste en quelque sorte en « panne » par rapport à l'avancée de Freud, à sa mise en place d'une *talking cure:* espace clinique où la constitution d'un savoir de l'inconscient est intimement liée à sa potentialité transformante. Voilà désignée la différence qui détermine, à nos yeux, la « défaite » de Flournoy et la possibilité pour Freud de théoriser les effets transférentiels, les forces de la « guérison », les pouvoirs d'une parole déliante, l'éthique d'un savoir transformant, ainsi que d'aménager les dégagements théoriques inestimables que le développement ultérieur de la psychanalyse sera appelé à générer.

Après Flournoy, la psychologie officielle préfère étudier les dites fonctions supérieures de l'individu. Par son étude de l'enfant et les fruits de son laboratoire, elle constitue un corps de savoir qui a, cependant, banni l'hypothèse d'un psychisme divisé et occulté les ouvertures déjà contenues dans l'œuvre de Flournoy. Pas plus que ce dernier, elle ne

théorise vraiment les effets en retour du « savoir constitué » dans une relation intersubjective; sauf à croire que l'on peut en déduire des implications techniciennes. Or, par son inscription universitaire, elle forme des spécialistes, qu'ils soient psychologues ou pédagogues, dont la fonction s'inscrit précisément dans une relation à l'*autre*. Elle les forme avec des théories du conscient, et sans avoir la possibilité de donner prise aux effets transférentiels: c'est – pour reprendre une formulation de Freud qui porte, elle, sur l'éducation – comme si l'on « s'avisait d'équiper des gens pour une expédition polaire avec des vêtements d'été et des cartes des lacs italiens » [55].

Le fameux clivage, dont nous avons reconstruit le moment mythique d'apparition, ne cesse de provoquer une série de malentendus, de prêter le flanc à de stériles errances que la collaboration de psychanalystes universitaires n'élimine aucunement. D'avoir tenté d'en délimiter les bords, fût-ce par le détour de Théodore Flournoy, cela peut-il nous aider à reformuler les données de ce problème ? Il ne nous appartient pas d'en décider: nous ne pouvons qu'en compter les retombées en termes d'histoire, en somme de questions.*

*Il m'est agréable ici de remercier les descendants de P. Bovet, E. Claparède, Th. Flournoy et de A. Lemaître, pour m'avoir donné l'aimable autorisation de consulter leurs archives privées.

NOTES

[1] J. PIAGET, « L'organisation et l'esprit de la psychologie à Genève », in *Schweizerische Zeitschrift für Psychologie und ihre Anwendungen*, Huber, 1944, p. 100.

[2] S. FREUD, C. G. JUNG, *Correspondance*, t. I, Gallimard, p. 175, lettre du 30.IX.1907.

[3] P. BOVET, « L'inconscient à Genève », in *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*, 1921, p. 123.

[4] P. SEIPPEL, « Flournoy philosophe ? », in *Journal de Genève*, 9.I.1922, n. 8, p. 1.

[5] Par exemple: « Dans cet ouvrage – *Des Indes à la Planète Mars* –, qui eut un grand retentissement, Flournoy devance sur bien des points l'école psychanalytique, en montrant que toutes ces productions bizarres de l'esprit sont une revanche éphémère et chimérique de l'idéal sur le réel, du rêve impossible sur les nécessités quotidiennes », E. CLAPARÈDE, « Le savant et le citoyen », in *Journal de Genève*, 10.XI.1920, p. 9.

Ou encore: « Il ne fut à la remorque d'aucune école, mais en fit pressentir plusieurs. C'est ainsi que nous n'hésitons pas à penser que sur bien des points importants il devança la psychanalyse », F. MOREL, *Revue d'Histoire et de Philosophie religieuse*, Strasbourg, avril 1921.

[6] S. FREUD, « Psychoanalyse », in *Handwörterbuch der Sexualwissenschaft*, Max Marcuse, Bonn, 1923; *G.W.*, XIII, p. 211-213.

[7] Compte-rendus des séances médiumniques données par Elise Muller, manuscrit original de la main d'Auguste Lemaître (1894-1901). Archives privées de M. D. Baroni.

[8] T. FLOURNOY, *Journal intime* (1886-1906). Archives privées de O. Flournoy.

[9] T. FLOURNOY, *Notice sur le laboratoire de psychologie de l'université de Genève*, Eggimann, Genève, 1896, p. 5.

[10] T. FLOURNOY, Lettres à A. Wartmann. Archives O. Flournoy.

[11] T. FLOURNOY, *Cours sur la psychanalyse*, 1913-1914. Notes prises par Pierre Bovet. Archives privées Fam. Bovet, Grandchamp.

[12] T. FLOURNOY, « Nouvelles observations sur un cas de somnambulisme avec glossolalie », in *Archives de Psychologie*, t. I, décembre 1901.

[13] S. FREUD, *La naissance de la psychanalyse*, P.U.F., 1969.

[14] T. FLOURNOY, *Notice sur le laboratoire de psychologie, op. cit.*, p. 24.

[15] Cité par E. CLAPARÈDE, « Théodore Flournoy, sa vie et son œuvre », in *Archives de Psychologie*, 1921, p. 31.

[16] Archives O. Flournoy.

[17] Voir M. CIFALI, *Freud pédagogue ? Psychanalyse et éducation*, InterEditions, 1982.

[18] Cité par E. CLAPARÈDE, « Théodore Flournoy, sa vie et son œuvre », *op. cit.*, p. 37.

[19] *Ibid.*, p. 36.

[20] O. BRIDEL, *Wissen und Leben*, 1.III.1921.

[21] T. FLOURNOY, *Contribution à l'embolie graisseuse* (thèse), Paris, Strasbourg, 1878.

[22] T. FLOURNOY, *Métaphysique et psychologie*, Kundig, Genève, Paris, 2e édition, 1919.

[23] S. FREUD, *La naissance de la psychanalyse, op. cit.*, p. 235.

[24] T. FLOURNOY, « Quelques faits d'imagination subliminale chez les médiums », in *Dritter Internationaler Congress für Psychologie in München*, München, 1897, p. 419.

[25] A. RIMBAUD, « Voyelles », in *Œuvres complètes*, NRF, Gallimard, 1979, p. 53.

[26] *Le monde*, 14 août 1893.

[27] Voir M. CIFALI, « Entre Genève et Paris: Vienne », in *Le Bloc-Notes de la Psychanalyse*, n. 2, 1982.

[28] A. BINET, « Le problème de l'audition colorée », in *Revue des deux mondes*, Paris, 1.X.1892, pp. 586-614.

[29] E. BLEULER, K. LEHMANN, *Zwangsmässige Lichtempfindungen durch Schall und verwandte Erscheinungen aus dem Gebiete der andern Sinnesempfindungen*, Leipzig, 1881.

[30] T. FLOURNOY, *Des phénomènes de Synopsie*, Alcan Paris, Eggimann Genève, 1893. Souligné par nous.

[31] *Ibid.*, pp. 44-45.

[32] *Ibid.*

[33] *Ibid.*, p. 202.

[34] Voir M. YAGUELLO, *Les fous du langage*, Seuil, Paris, à paraître septembre 1983.

[35] Voir M. CIFALI, « Entre Genève et Paris: Vienne », *op. cit.*

[36] W. JAMES, « Frederic Myers's Service to Psychology », in *Proc. Society for Psychical Research*, vol. XVII, mai 1901.

[37] E. JONES, *La vie et l'œuvre de S. Freud*, P.U.F., t. 2, p. 29.

[38] « Au dire de James, M. Myers lui a raconté qu'il a, depuis sa jeunesse, été tourmenté et poursuivi par l'idée d'immortalité. De là sa vie consacrée à en chercher des preuves expérimentales, scientifiques, – avec un labeur admirable. Il travaille avec la plus grande activité, estimant que nous n'avons rien d'autre ni de mieux à faire ici-bas. (...) James l'admire beaucoup à cause de sa puissance de travail; de sa mémoire prodigieuse et « anecdotique » (tout à fait propre à ce travail de collectionnement d'histoires d'apparitions etc.; il les retient toutes, chacune avec tous les détails, sans jamais les confondre) – de son énergique volonté, par laquelle il met à contribution tout le monde pour la poursuite de son but, la démonstration scientifique de la survivance; – de la discipline qu'il s'est imposée: esprit plutôt aventureux, enclin aux hypothèses, facilement emporté par son imagination, il s'est astreint à suivre une méthode rigoureusement scientifique et positive; il critique sévèrement tous les faits les plus favorables à sa théorie; il cherche et poursuit toutes les autres explications contraires à la sienne, – en sorte que s'il arrive aux résultats qu'il désire et espère, ce ne sera pas par un élan arbitraire d'imagination, mais à la suite d'une rigoureuse méthode scientifique », in *Journal intime*, 14 août 1892, p. 69. Archives O. Flournoy. Voir aussi I. STAROBINSKI, « Freud, Breton, Myers », in *L'Arc*, n. 34, 1968.

[39] T. FLOURNOY, « F. W. H. Myers et son œuvre posthume », in *Archives de Psychologie*, t. II, Genève, 1903, p. 292.

[40] T. FLOURNOY, *Des Indes à la planète Mars, op. cit.*, p. 2.

[41] *Ibid.*, p. 12.

[42] S. FREUD, *La naissance de la psychanalyse, op. cit.* Lettres du 6.II.1896, p. 138. « Je me rendrai à Munich au Congrès de Psychologie et y resterai du 4 au 7 août. Veux-tu me consacrer ces jours-là ? Je ne prends absolument aucun engagement officiel ». Freud n'est pas inscrit sur la liste des congressistes.

[43] T. FLOURNOY, « Quelques faits d'imagination subliminale chez les médiums », *op. cit.*, p. 419.

[44] T. FLOURNOY, « Genèse de quelques prétendus messages spirites », in *Revue de Philosophie*, T. XLVII, février 1899, p. 16.

[45] « En jaillissant de notre fond caché, en mettant en lumière la nature intrinsèque de nos émotions subconscientes, en dévoilant nos arrière-pensées et la pente instinctive de nos associations d'idées, le rêve est souvent un instructif coup de sonde dans les couches inconnues qui supportent notre personnalité ordinaire. (...) Il est vraiment fâcheux que ce phénomène du rêve, à force d'être commun et banal, soit si peu observé ou si mal compris », *Des Indes à la Planète Mars, op. cit.*, pp. 133-134. (...) « De même dans la fantasmagorie du rêve, des arrière-pensées presque inaperçues pendant la veille surgissent au premier plan et se transforment en contradicteurs fictifs, dont les reproches incisifs nous étonnent parfois au réveil par leur troublante vérité », *ibid.*, p. 127.

[46] T. FLOURNOY, « Nouvelles observations sur un cas de somnambulisme avec glossolalie », *op. cit.*, p. 128.

[47] J. LACAN, *Acte psychanalytique*, séminaire du 22.XI.1967.

[48] T. FLOURNOY, « Observations psychologiques sur le spiritisme », in *IVe Congrès international de Psychologie*, Paris, Alcan, 1901, p. 112.

[49] T. FLOURNOY, *Des Indes à la Planète Mars, op. cit.*, p. 114.

[50] Voir T. FLOURNOY, *Des phénomènes de synopsie, op. cit.*, pp. 191-192.

[51] S. FREUD, in *Essais de psychanalyse appliquée*, Gallimard, Paris, 1980.

[52] H. ELLENBERGER, *A la découverte de l'inconscient*, Simep, 1970.

[53] O. PFISTER, « Nécrologie T. Flournoy », in *Neue Schweizer Zeitung*, 18.XI.1920.

[54] P. BOVET, *Semaine littéraire*, 13.XI.1920.

[55] S. FREUD, *Malaise dans la civilisation*, P.U.F., Paris, 1971, p. 93.